

LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



D'UN NOEL A UN AUTRE

MADAME LANBOMÉE :



Le Club de raquettes de..... donne un cotillon mardi prochain ; chaque membre ayant droit à une carte d'invitation je me permets de vous en adresser une. J'espère que vous voudrez bien, ainsi que Mademoiselle Lanbomée, faire à notre club l'honneur d'assister à son premier bal.

Votre obéissant serviteur,

Samedi, 23 décembre.

RICHARD LAMOUREUX

Janvier 10.

MADMOISELLE LANBOMÉE :

Quelle délicieuse après-midi ! Ne pourrions nous pas nous rencontrer encore après demain au patinoir ? Dites, oui ! J'espère que vous n'avez pas eu froid, hier soir, — vous n'êtes réellement pas raisonnable de ne rien vouloir accepter pour vous envelopper ; si vous aviez attrapé froid, c'eût été de votre faute.

Je vous en prie, ne parlez plus de ces fleurs. Elles n'étaient pas la moitié aussi belles que je les désirais et certainement pas dignes de vous.

Comptant sur un oui, pour demain,

Je suis respectueusement,

RICHARD L.

Février 6.

MADMOISELLE MARGUERITE :

(Vous permettez, n'est-ce pas ?) Comme vous m'avez rendu heureux hier soir ! Pensez-vous réellement ce que vous m'avez dit ? Je suis rentré chez moi transporté. J'ai toute la nuit rêvé d'une douce et bonne personne aux yeux bruns si expressifs et le rêve est encore présent à mon esprit. Vous ne me gronderez pas de vous dire tout cela ? ce serait trop cruel après cette soirée inoubliable.

Puis je venir ce soir présenter mes respects à Madame votre mère ? Songez donc, il y aura ce soir vingt-quatre heures que je ne vous aurai vue !

Impatiemment,

RICHARD.

Juin 2.

MA CHÈRE MARGUERITE :

Si je vous aime ! Comment pouvez-vous me le demander ! Je vous aime comme jamais femme ne l'a été et ne pourra l'être et d'un amour qu'aucun homme ne pourra égaler et encore moins surpasser ! Vous êtes toujours présente à mon esprit et à mon cœur.

Que j'étais heureux ce matin, sur ce petit pont, vous écoutant parler en tenant votre charmante petite main entre les miennes ! Huit heures se sont écoulées depuis ce moment et cependant j'entends toujours votre voix.

Et vous demandez si je vous aime ! Oui, je vous aime, je vous adore et vous aimerai toujours. Êtes-vous contente maintenant ?

Votre,

R. L.

Juin 9.

MA CHÈRE DEMOISELLE LANBOMÉE :

Le plus simple des mortels se serait aperçu que ma présence à la partie de lawn-tennis d'hier vous était aussi désagréable qu'à Tancred Lefort ! Je le regrette sincèrement et vous promets de ne plus vous importuner à l'avenir. J'ai pour vous trop d'amitié pour ne pas chercher à vous être agréable en toute occasion.

Toujours

Sincèrement,

R. LAMOUREUX.

Juin 15.

Vous pardonner ! vous que j'aime plus que ma vie ! Naturellement ! et de tout mon cœur encore ! Votre billet, votre bon petit mot, m'a tout fait oublier. Ainsi vous ne pouvez souffrir ce pauvre Lefort ? C'est cependant un bon garçon ; mais que voulez-vous ça me rend fou de vous voir causer ou regarder qui que ce soit.

Ainsi je vous ai fait de la peine ? Je ne me le pardonnerai jamais ! Moi aussi, allez, j'ai bien souffert ; souffert comme vous ne pouvez vous l'imaginer.

Décidément je suis une brute, une parfaite brute, et c'est moi qui vous demande pardon à genoux. Dans moins d'une heure je serai aux vôtres implorant ce pardon que vous ne refuserez certainement pas à celui qui se repent et vous adore.

R.

Juin 30.

MA BIEN-AIMÉE !

Les mots me manquent pour exprimer mon bonheur ! Je ne me sens plus sur cette terre ! mon bonheur me fait entrevoir les beautés du paradis !

Penser que vous serez mienne ! que vous portez à votre petite main un petit filet d'or orné de pierres moins brillantes que vos yeux adorables et qui vous lie à moi pour l'éternité. Oh ! mon ange ! Je ne puis croire à tant de bonheur ! En suis-je digne ?

Comme il me sera doux de promettre de vous aimer et de vous protéger ! Bénies soient ces obligations ! Comme nous allons être heureux ! Notre lune de miel n'aura pas de fin ! Vos goûts sont les miens, vos volontés seront les miennes. Ah ! j'oubliais j'en aurai une que vous devrez subir. Jamais, mon adorée, nous ne nous séparerons. Quand vous serez ma femme, ma femme ! nous ne nous quitterons pas un seul instant.

Tenez ! il y a vingt minutes que je ne vous ai vue ! et il me semble qu'il y a une éternité. Je souffre ! J'arriverai presque aussitôt que le mesager qui vous portera ce mot.

Je vous embrasse, Marguerite, ma femme, comme je vous aime.

A vous jusqu'à ce que la mort nous sépare,

RICHARD.

UNE AUTRE ANNÉE.

Montréal, 22 décembre '91.

CHÈRE MARGUERITE :

Tu peux rester chez ton oncle aussi longtemps que cela te fera plaisir ; rien n'exige ta présence à la maison pour le moment. J'ai de plus besoin de tranquillité et me trouverai bien, jusqu'à ce que mon travail soit fini, de ne pas être dérangé par les cris de Richard. Ce n'est pas un reproche, mais il tient de sa mère, notre petit.

Le boucher, le laitier et le boulanger ont apporté leurs notes ; il y en a pour cinquante piastres pour un mois ; penses-tu vraiment que je fabrique de la fausse monnaie.

Certainement que non, je n'ai pas réassortir la verge d'étoffe qui te manque. Crois-tu que c'est là l'affaire d'un homme, et que je n'ai rien à faire ? Avec quoi paierai-je ta couturière si je me mets à courir les magasins pour toi ? J'envoie le tabac pour ton oncle. J'espère que sa goutte ne le gênera plus longtemps.

RICH.

TENDRESSES

Le gendre et la belle-mère se font, par hasard, des confidences.

—C'est égal, Ernest, dit la belle-mère, avouez que vous manquez de prévenances pour moi... Tenez..., je suis persuadée que je viendrais à mourir..., c'est à peine si vous vous dérangeriez pour aller à mon enterrement.

—Oh !... belle-maman..., essayez donc, et vous verrez !!! s'écrie sincèrement Ernest.

